

Pousser, (pousser) bêtement son chariot/caddie dans le supermarché, encore et toujours, et puis en fin d'après-midi boire (siroter ?) un chocolat chaud au lit, et, tous les deux ou trois soirs, regarder Marge défaire ses longs cheveux blonds ondulants pour les laver. Je lui traduisais *Beowulf*, assis sur le bord de la baignoire, tandis qu'elle, en nuisette et penchée au-dessus du lavabo, faisaient naître sur sa tête une mousse luxuriante. Après avoir bien peigné ses cheveux, et alors que les pointes humides lui caressaient le bas du dos, elle se tournait vers moi l'air parfaitement heureuse et satisfaite : « Et en plus je ne me sens pas obligée de t'épouser / je ne ressens pas / je n'éprouve pas le besoin de t'épouser. C'est quand même extraordinaire ! Je ne pensais me sentir un jour aussi libérée ! » Certains soirs la scène était touchante, mais d'autres soirs, en revanche, la jeune femme devant le lavabo et moi sur le bord de la baignoire devenions aussi irréels que ces êtres de fiction, Hrothgard et Grendel, dont j'essayais de comprendre les paroles et les actes.

Bientôt Margie attrapa la grippe et elle devient très pénible. Elle se mit à porter mon pyjama au lit et à prendre la pose. Elle voulait tout savoir des filles avec qui j'avais couché, et elle me racontait ensuite tout sur les garçons qui avaient cherché à coucher avec elle. Elle refusait de dormir sans lumière, et quand, enfin, elle s'endormait et que je me retrouvais seul, il me fallait me rendre à l'évidence que malade, elle ne se comportait guère différemment de lorsqu'elle était bien portante : les choses n'en étaient que plus claires/visibles / son comportement n'en était que plus marqué. Le troisième jour de sa maladie, je réussis enfin à m'évader / à m'arracher à son emprise / au motif qu'il fallait bien faire les courses.

J'abandonnai notre petit jeu de roulette pour aller au supermarché sous un ciel d'hiver menaçant. Je savais / Je me rendais compte / qu'après sa guérison, lorsque Margie aurait pleinement retrouvé la forme, nous devrions organiser notre séparation. Je n'étais ni un homme d'affaires de Chicago aux tempes grisonnantes, ni un intellectuel juif de gauche, et je ne pouvais pas non plus continuer à jouer l'un de ces rôles, voire les deux en même temps. Mais, comme à l'époque je ne

savais pas plus résister à la tentation que je ne supportais la solitude, je fis des courses pour deux pour la semaine et achetai, d'abord au rayon hygiène du supermarché, quatre bouteilles de shampoing Breck et trois flacons d'un déodorant de luxe pour aisselles qu'elle utilisait, et enfin, plus loin, la boisson cacaoitée qu'elle aimait. Tout à coup, alors que je tournai/s dans une allée, près du rayon viandes, j'aperçus Libby Herz qui poussait son caddie dans ma direction. Je réussis à me cacher mais, quelques minutes plus tard, nous entrâmes en collision devant les lessives.

« Salut, me lança-t-elle.

– Ah, tiens, salut ! Ça va ?

– Mieux et toi ?

– Ça va bien oui, mais qu'est-ce qui t'es arrivé ? demandai-je. Tu étais malade ? ou tu veux dire que tu vas mieux en général ?

– J'ai fait de la fièvre. (j'ai été grippée)

– Oui, ça circule en ce moment. / Oui, il y a une épidémie qui traîne en ce moment.

– C'est fini maintenant, rétorqua-t-elle d'une voie enjouée, un peu trop d'ailleurs car, à bien y regarder, elle portait encore sur le visage les traces de la maladie. / Il lui restait sur le visage des traces.../ Je remarquai les séquelles de la maladie sur son visage.

– Ton mari va bien ?

– Ça va, oui / Bien, oui.

Nous ne savions plus comment continuer. Elle avait bien dû voir/se rendre compte, comme moi, que je n'avais pas appelé Paul par son prénom.

– Il faudra que vous passiez (nous voir) un soir, me proposa-t-elle.

– Je suis très occupé en ce moment. »